

ELEGIE

IL AVAIT VINGT ANS
(Dédié à Mme J.-A. M...)

Stabat Mater !

*Octobre, dans les bois, semait ses feuilles mortes...
Il partit, votre fils, pour un climat lointain,
Conjurant le savoir et les brises plus fortes
De fléchir, une fois, l'inflexible destin !*

*Sur son front radieux, — dérision amère !
Où la mort, par avance, avait fixé sa main,
Vous posez, inquiète, un long baiser de mère,
Suppliant l'Éternel de fleurir son chemin.*

*Et lui, dont le nom seul fuit tressaillir votre âme,
Entr'ouvrant ses deux bras aux vôtres entr'ouverts,
Sentit poindre en son sein une nouvelle flamme,
Et gagna, plein de foi, les printemps sans hivers.*

*Souhaits et lettres d'or, comme un pont sur la rive,
Unirent vos deux cœurs à l'espoir du retour ;
Mais le Dieu d'Abraham, sans lequel rien n'arrive,
Voulut dans Anatole éprouver votre amour !*

*A son pâle chevet on vit sa tendre femme,
Dans des nuits sans sommeil, purer à tout danger.
C'était l'ordre divin, le ciel voulait cette âme :
Le cyprès remplaça les fleurs de l'oranger !*

*L'inexorable mort n'écoute rien sur terre :
Ni le père en sanglots, ni les larmes de sœur.
Ses délices, à elle, errante et solitaire,
C'est clover au cercueil nos espoirs de bonheur !*

* *

*L'Atlantique au navire ouvrant ses flots immenses,
Laisa, vers nos clochers, ses restes revenir ;
L'horizon du départ tout drapé d'espérances,
Avait fait place, hélas ! au plaintif souvenir.*

*Qui prête maintenant un doux éclair de vie
Au portrait suspendu, souriant, au salon,
Et que l'on interroge aux heures d'agonie
D'un œil mélancolique, en murmurant son nom ?*

*Parfums du souvenir, ô cinname, ambrosie !
Que naguère chantait Rachel pleurant ses fils.
Doux appels à l'absent, vibrante poésie,
Qui montent de la terre au Dieu du crucifix !*

*Et puis, mère, il viendra le doux lever d'aurore
Chassant devant ses pas l'exil avec ses pleurs :
Regardez-le venir le Maître qu'on adore
Portant la délivrance aux loyaux serviteurs !*

* *

*Consolerez-vous, madame, en pensant que la vie
N'est pour l'homme, ici-bas, qu'un passage d'un jour,
Et qu'il vous faut, debout, telle autrefois Marie,
Sacrifier l'holocauste au trépid de l'amour !*

*Afin que dans le ciel, où renaît la famille,
Vous soyez avec lui, tout près du Sacré-cœur
Superbe et rayonnant, comme un astre qui brille,
Et qui fut de la mort le glorieux vainqueur !*

Philippe Huot.

UNE TEMPÊTE AU LAC SAINT-JEAN

NOTES DE VOYAGE

La présence d'un aigle, au moment de notre départ, me semble d'un bon augure, et je prends place dans le canot en fredonnant de gais refrains, que je ne tardai pas à remplacer par une attentive et silencieuse observation des bords que nous côtoyions, en même temps que je scrutais tous les points du ciel minutieusement, pour bien m'assurer que notre voyage se ferait sans contre-temps fâcheux.

La matinée se passa délicieusement. C'était une de ces matinées de fin de septembre, restes égarés de l'atmosphère qui entourait nos ancêtres dans le paradis terrestre. Nous suivîmes avec un soin scrupuleux les contours du lac, en les interrogeant d'un œil inquisiteur, et, vers midi, ayant aperçu une petite crique qui se dissimulait dans un cadre de feuillage

doré et velouté, nous atterrîmes pour nous dégourdir et prendre le dîner. Après la sieste de rigueur sous l'épais ombrage, et après une bonne longue marche sur la rive caressée par les petits flots badins du lac, nous reprîmes le canot afin d'arriver avant la fin du jour à l'embouchure de la Péribonka.

A peine avions-nous fait quelques milles avec cette vitesse égale et mesurée, qui est la règle des canotiers, qu'il me sembla sentir d'étranges et rapides frissons courir autour de nous, la surface du lac s'assombrir, s'agiter inquiète et frémissante, comme un malade à l'approche d'une crise, tandis que déjà de l'horizon lointain de gros nuages s'élevaient, s'avançaient et se déployaient avec hâte dans le ciel subitement envahi et emprisonné ; nuages de plus en plus lourds, qui prenaient en un instant les formes les plus monstrueuses, les plus invraisemblables, comme des cauchemars dans l'horreur de la nuit.

La rapidité avec laquelle les tempêtes se forment sur les grands lacs est presque foudroyante. Un œil exercé, en scrutant tous les points de l'horizon, peut suivre avec peine la formation précipitée de l'orage qui se prépare ; on le voit encore loin, quelques gouttes de pluie tombent et, en une seconde, c'est un torrent.

Le vent, soufflant de terre, nous poussait au large ; Horace et le canotier se courbèrent sur leurs avirons et prirent en face l'assaillant. Une lutte s'engagea, muette, acharnée, indomptable, le vent déployant son aveugle fureur et l'homme sa volonté et sa détermination de le vaincre. Les grands arbres de la rive, élançés, droits, courbaient leur tête sous la charge impétueuse de l'ouragan, mais la relevaient aussitôt, plus altière, comme un défi, et semblaient applaudir, à chaque coup d'aviron porté comme une riposte à la résistance inattendue de ce frêle esquif, de cette planche d'écorce que la volonté de deux hommes maintenait en équilibre sur un gouffre orageux.

Le canot gagnait quelques brasses vers le rivage, mais, l'instant d'après, un coup de vent le repoussait encore plus loin, et il fallait lutter de nouveau rien que pour rattrapper le terrain perdu. Le lac grossissait, se gonflait et semblait presque se confondre avec les ombres farouches qui le rassaient en s'enfuyant. On les voyait se former, s'agrandir et s'épandre dans toute l'étendue du firmament ; on les voyait comme fuyant devant une force terrible, descendre du haut des collines lointaines et se dérouler, comme une marée de ténèbres, sur les versants mondés et dans les ravines devenues subitement comme des abîmes mystérieux.

Une angoisse indicible, comme une agonie soudaine, étreignit mon cœur. Je voyais notre petit canot, un instant sur le dos des flots furieux, replonger aussitôt, tête baissée, jusque dans leurs entrailles, et, chaque fois, je pensais que c'était la dernière et que nous allions être assurément engloutis, disparaître pour toujours, pour toujours... en présence de cette rive qui nous tendait pour ainsi dire les bras, et qu'il suffisait de quelques efforts heureux pour atteindre.

Devant nous, à quelques arpents seulement de distance, grelottait et tremblait un tout petit îlot, prisonnier, enfermé dans ce cercle de colères déchaînées qui le battaient de tous côtés à la fois ; il recevait le choc furieux des flots, l'averse des nues et l'assaut des vents, condamné à une expiation muette et solitaire, n'opposant au déploiement de la tempête que des rocs dénudés et de misérables haillons de mousse qui pendaient à ses flancs.

Puis éclata la véritable tourmente. L'éclair fendit la nue et le tonnerre roula comme précipité par un dieu pressé d'extermination. La foudre coupait le ciel en crevasses semblables à des brasiers jetant des lueurs de forge ardente ; elle allait et venait, parcourant les nues comme une furie rendue à la liberté ; et le ciel, devenu d'un rouge de feu dans toute l'étendue de sa voûte, semblait un immense incendie de planètes, allumé pour faire un feu d'artifice digne d'émouvoir un dieu. On voyait au loin l'île aux Couleuvres, tout à fait aveuglée par les flots, apparaître et disparaître, semblable à un énorme cachalot qui plonge et replonge ; le petit canot bondissait sur les vagues ; sous la fouettée de l'orage il se cabrait, craquait dans toute sa membrane, mais ne pliait pas...

Tout à coup, du fond de l'abîme et jusque du sein des éléments déchaînés sortit comme un immense soupir d'apaisement, la tempête qui hurlait s'affaissa et se fondit en une pluie douce, bientôt elle-même dissipée par le soleil qui venait de montrer à l'horizon embrasé sa face sereine, pure, radieuse, majestueusement impassible, aussi tranquille que s'il se fût couché sur un lit de pourpre fixé au firmament.

En quelques instants, il ne restait plus des grands et noirs nuages qui portaient la foudre, que des déchirures, semblables à de vastes loques, qui s'enfuyaient boîteuses, dépenaillées, rasant à la hâte les hauteurs lointaines et emportant, toutes confuses, les restes du tonnerre.

Depuis une heure il ne s'était pas dit un mot sur le vaillant petit esquif. Nous nous regardâmes tous trois Horace, le canotier et moi, comme étonnés de nous revoir ; puis, silencieusement, tous trois, l'aviron à la main, nous nous hâtâmes de gagner l'embouchure de la Péribonka que nous voyions maintenant distinctement et qui approchait et grandissait à chaque instant sous nos yeux.

Nous l'atteignîmes avant la tombée de la nuit et nous nous préparâmes à y dormir, sous un ciel dont l'ouragan avait chassé les souillures et qui entr'ouvrait sa voûte profonde, où les étoiles s'empressaient déjà de prendre place pour ne pas manquer de nous saluer au passage.

Ce fut une nuit comme je n'en avais jamais passée une sur terre. De la féerie tout le temps ; des images et des visions comme il en doit apparaître dans quelque monde fantastique inconnu. La rive longue et profonde autant que sauvage et déserte, couverte d'un sable fin et dur, sur plusieurs milles de longueur et quelques centaines de pieds de largeur, était peuplée de grands troncs d'arbres dépouillés jadis de leurs branches qui s'élançaient droits vers la nue, comme des spectres vivants, et semblaient implorer le ciel de secourir leur détresse. Ils étaient dans notre voisinage à peu près une centaine, assez espacés les uns des autres, et nous leur avions mis le feu à tous. Peu d'instants après, la flamme avait gagné jusqu'à leur sommet, en s'élançant même parfois, tout d'un jet, dans l'intérieur de quelques-uns d'entre eux qui avaient été creusés et vidés par le ravage du temps ou par quelque monstre rongeur. La rive, au loin, éblouissait sous l'éclat de ce brasier, tandis que le lac était sombre comme un crêpe, et qu'au-dessus de nos têtes, les étoiles à pic regardaient stupéfaites, émerveillées de ce spectacle insolite. En arrière, la forêt noire, épaisse, funèbre, retenait ses accents. Par intervalles, un cri d'oiseau, cri solitaire et unique, perçait la nuit mystérieuse, ou bien une brise soudaine et rapide nassait dans le feuillage assoupi. Il y avait un long bruissement, semblable à un soupir agité, et le silence reprenait aussitôt les arbres séculaires, rendus dociles et souples par la molle caresse de la nuit.

Plongé dans une extase qui m'entraînait bien au delà de l'atmosphère de la terre, mais qui, cependant, décuplait l'activité de mes sensations, je percevais, avec une étrange netteté, l'écho des moindres petits bruits dont se compose cet immense concert qui s'appelle une forêt. Le lac, lui, venait murmurer lentement et doucement sur la grève qui ressemblait à un oreiller attendant qu'il se reposât sur elle et s'y endormît. De temps en temps, un vent s'élevait tout à coup et passait en se gonflant, en grossissant la voix, puis, aussi rapidement, tout se taisait de nouveau, et j'admirais cette discipline merveilleuse de la nature, pliée sous l'autorité de lois discrètes, invisibles, impénétrables et cependant toute puissante.

Horace avait distingué des pistes d'ours sur la lisière des bois.

— Ils vont peut-être venir nous voir cette nuit, avait-il dit ; si nous avons cette chance là !...

Pour un ancien du lac Saint-Jean, un ours c'est comme un lièvre ; il ne fait pas plus de cas de l'un que de l'autre. Pour moi, ce voisinage m'agaçait, et je ne me sentais nullement l'envie d'être embrassé par un ours au sein de mon extase. Affaire d'habitude. Par bonheur, les ours fuyaient la lumière qui, au contraire, attire les lièvres. C'est la curiosité qui les pousse ; ils